

Mais elle souriait et son sourire réconfortait Liette. Elle s'embrassèrent comme si elles eussent été deux sœurs. Et vraiment elles s'aimaient déjà. Le même malheur les avait rapprochées.

—A bientôt ! fit Marie-Thérèse.

—Je ne vivrai plus, Marie, jusqu'à ce que vous m'ayez écrit.

Elles se séparèrent.

Et dans la joie profonde de faire une heureuse, peut-être, la pauvre Marie-Thérèse ne pensait plus à sa propre misère.

Elle dut coucher cette nuit à Paris et ne reprit que le lendemain, dès le matin, le train des Ardennes.

Elle arriva dans la soirée à la Pierre-de-Marbre.

Depuis deux jours, Borouille n'avait pas perdu son temps, rôdant autour de la ferme avec l'éternelle idée de trouver un coup à faire. La veille, il avait remarqué la maison d'allure coquette habitée par le père Violaines, et le soir, à la faveur des ténèbres, avant de rentrer dans la bergerie pour y passer sa seconde nuit auprès de Charlot, il s'était rapproché des fenêtres.

Tout d'abord, il crut qu'il y avait quelqu'un avec le père Violaines. Il entendait, dans l'intérieur, un bruit de paroles, comme une conversation.

Mais il s'assura bientôt que Violaines était seul : le vieux parlait à lui-même.

Alors, Borouille regarda, couché sur le sol, la tête seulement au niveau de la vitre.

Le paysan se chauffait les mollets à son feu à demi éteint. Borouille n'entendait pas ce qu'il disait.

Tout à coup, Violaines se leva. D'un bahut qu'il ouvrit, il alla retirer un sac qui rendit un son éclatant lorsqu'il le posa sur une table.

Et Borouille en frissonna.

Le vieux dénoua le sac, et il s'éparpilla aussitôt de l'or, de l'argent, des sous, même des billets.

Et il regardait toujours la ferme, contre laquelle il montra le poing.

Certainement, il y avait là plus qu'il n'en fallait pour sauver la Pierre-de-Marbre.

—Diable ! murmura Borouille, il a le sac, le vieux. C'est le cas de le dire. Mais ne nous pressons pas ! Nourrissons le poupard... Si je peux faire le coup sans éveiller l'attention de personne, j'aurai toute la nuit pour m'esbigner et gagner la frontière, et je n'aurai plus peur de crever de faim, — genre de mort trop lent pour moi.

Il attendit une heure, puis revint.

Mais il n'y avait plus de lumière chez le vieux. Et les contrevents étaient fermés sur les fenêtres ; des contrevents solides retenus à l'intérieur, — il l'avait remarqué, — par des barres de fer.

Restait la porte. Elle était pleine. Il essaya d'ouvrir, elle était fermée à clef.

Faire sauter la serrure, cela était bruyant. Le vieux s'éveillait, criait, on accourait. Le danger était trop grand.

Il résolut d'attendre.

—Demain, dit-il, je prendrai mes précautions. J'ai mon plan.

Il rentra dans la bergerie.

Charlot l'attendait. Il lui donna du pain et de la viande.

Borouille n'avait rien mangé de la journée.

Il dévora. Puis, quand il fut rassasié, il se coucha et s'endormit, sans adresser la parole à Charlot.

Le matin, quand il voulut regagner la forêt, il se trouva en face de deux domestiques, levés avant le jour pour aller en l'absence de Marie-Thérèse, au marché de Charleville.

Il s'arrêta. Se sauver, c'était attirer l'attention.

—Tiens ! qu'est-ce que c'est que celui-là ? fit un domestique.

—D'où sors-tu, toi ?

Il fallait répondre, d'autant plus que les deux hommes, vigoureux, se rapprochaient de lui, n'avaient pas l'air de le craindre et ne paraissaient pas vouloir le laisser partir sans une réponse catégorique.

Borouille comprit que la vérité le sauverait.

—Je suis sans travail, dit-il, et Charlot, le berger, que je connais, me fait coucher dans la bergerie depuis deux jours.

Charlot sortait au même moment.

—C'est vrai, Charlot, ce que dit ce garçon ?

—C'est vrai.

—As-tu demandé la permission au maître ?

—Non.

—Tu as eu tort.

—Je le préviendrai aujourd'hui-même.

—A la bonne heure. Nous n'avons plus rien à dire.

Et ils s'éloignèrent.

—Tu partiras demain, Borouille, fit Charlot. Je ne veux pas que tu restes ici plus longtemps. Le pays est tranquille. On ne voit pas les gendarmes. Tu n'as rien à craindre.

Borouille n'avait pas de raison pour refuser.

Le lendemain, son coup serait fait. Il aurait l'argent du vieux.

—Je partirai demain, je te le promets.

Et, comme il avait fait la veille, il disparut dans les bois.

Charlot vint retrouver les deux domestiques.

—Réflexion faite, dit-il, comme le camarade va partir demain, ce n'est pas la peine d'en parler au maître.

—Tu feras comme tu voudras, mais tu as tort. Il a l'air d'un joli vaurien, ton camarade.

Charlot dit, en baissant la tête :

—Oh ! c'est un brave garçon. Il ne faut pas se fier aux apparences. La journée s'écoula sans incident.

Vers six heures du soir, Borouille sortit de la forêt et se rapprocha de la ferme. A six heures, en novembre, il fait nuit complète depuis longtemps. L'obscurité le protégeait. Il regagna la fenêtre d'où, la veille, il avait épié le père Violaines.

Le vieux se chauffait toujours ; c'était sa seule occupation depuis le matin jusqu'au soir.

Borouille se contenta de glisser dans la serrure de la porte un morceau de brin de paille. C'était simple. Le procédé lui avait déjà réussi. La paille empêche la clef de tourner à l'aise dans la serrure et la porte reste ouverte, fermée seulement au loquet.

Puis, ce petit préparatif terminé, il revint à la bergerie.

Vers six heures également, Marie-Thérèse rentra. Elle avait échoué dans sa tentative, à l'Assistance publique. Et pourtant, son mari la retrouvait presque gaie.

Elle lui raconta la rencontre qu'elle avait faite de Liette et l'histoire de la pauvre femme, cette histoire qui avait tant de points communs avec celle de Marie-Thérèse.

—Il faut interroger ces jeunes gens, dit le fermier, oubliant, lui aussi, pour un moment, ses préoccupations particulières.

—Je vais aller voir Charlot et Bertine.

—Va.

Elle se rendit à la bergerie. Mais, au moment d'ouvrir, elle fut surprise d'entendre deux voix d'homme, et, l'une de ses voix, elle ne la connaissait pas. Ce n'était pas Bertine, dont elle aimait beaucoup la gentille voix douce et timide. Ce n'était pas non plus un des domestiques.

Elle entra.

Charlot et Borouille étaient assis côte à côte sur le bord du lit.

Une chandelle posée sur une planche les éclairait. Et devant eux, pressés flanc contre flanc, dormaient les moutons, dans une grosse chaleur, presque étouffante.

Charlot donnait à Borouille, qui devait partir le lendemain, les quinze francs, — moitié de ses économies, — qu'il lui avait promis.

A la vue de Marie-Thérèse, le berger se dressa, décontenancé.

Et la fermière laissa tomber sur le vagabond un regard soupçonneux.

Soudain elle pâlit.

Elle regarda Borouille et resta silencieuse.

—Mon Dieu, dit-elle, c'est étrange !...

C'est que ce garçon, qui surgit ainsi tout à coup devant elle, ressemble singulièrement à l'homme qui jadis, l'a si cruellement abandonnée.

Oui, c'est le même air, c'est le même visage, ce sont les mêmes yeux, c'est la même bouche.

Elle revoyait Henri de Milberg, à la filature de Donchery quand il n'avait que vingt ans.

Seulement, au lieu de la trompeuse douceur d'Henri, la physiologie du vagabond respire une cruauté bestiale, de la férocité ; dans les yeux, un mépris souriant de tout, un mépris cynique.

Elle interroge d'une voix tremblante :

—Qui êtes-vous ?

C'est Charlot qui répond, bien vite, craignant d'être grondé.

—Maîtresse, c'est un ami sans travail. Je lui ai donné du pain et il a partagé mon lit depuis deux jours, mais demain il s'en ira.

—Oui, demain, sans faute, dit Borouille.

Elle le regarde toujours. Cette ressemblance est étrange !

Elle fit signe à Charlot de la suivre.

—Où est Bertine ?

—Chez elle.

—Allez la chercher. Il faut que je lui parle.

Quelques minutes s'écoulèrent et les deux enfants sont dans la grande cuisine de la ferme, devant Marie-Thérèse.

Mais Marie-Thérèse est préoccupée. Elle pense à l'autre qu'elle a laissé là-bas et dont la vue l'a si vivement frappée.

Elle se promet de ne pas le laisser partir sans le questionner, lui aussi, savoir ce qu'il est, d'où il vient.

Et tout de suite elle dit à Charlot :

—Vous prierez votre ami de ne pas quitter la ferme avant de m'avoir vue... Puisqu'il est malheureux, je lui ferai cadeau de vieux vêtements... Je ne puis, hélas ! donner de l'argent.

Et souriant tout à coup à Bertine et à son ami :

—Venez, mes enfants, venez, plus près de moi... Je dois vous gronder... vous gronder très fort. Vous ne m'avez dit la vérité ni